



SUPPLEMENT
DU JOURNAL
DES
SCAVANS.

DU DERNIER DE SEPTEMBRE M. DCCVIII.

mine pourquoy jusqu'à présent la Pratique de la Medecine n'a pas été portée à une plus grande certitude. Par Barth. Beale Bachelier en Medecine. A Londres, chez R. Wilkin, &c. 1706. in 8°. pagg. 240.

M. Beale nous informe de deux choses dans sa Preface : 1°. des motifs qui l'ont obligé d'écrire : 2°. des raisons qui l'ont engagé à le faire en Anglois.

On ne peut gueres avoir de motifs plus pressans & plus legitimes de devenir Auteur, que ceux qu'il allegue icy. Ils se réduisent, d'une part, à l'envie de découvrir, sur l'action des Medicamens dans nos corps, quelque chose de plus satisfaisant que tout ce que les diverses expériences des Medecins ont pu jusqu'icy luy en apprendre : & d'un autre côté, à un desir ardent & sincere de contribuer en quelque façon au bien general, en communiquant au Public dans cet Essay, une Methode pour connoître & pour guérir les maladies, laquelle paroît plus certaine, & sujette à moins d'inconveniens que toutes les autres. En tout cas, quand il devroit arriver que ses découvertes n'auroient pas tout le succès qu'il ose s'en promettre ; il se tiendra, dit-il, trop récompensé, si son travail peut donner occasion à d'autres Medecins d'entreprendre des recherches plus heureuses, & de les conduire au point d'en former un systême plus sûr & plus méthodique pour le traitement des malades.

De là il passe aux raisons qui l'ont empêché de publier cet Ouvrage en Latin. Comme il seroit tres-fâché qu'on crût que son impuissance y eût eu quelque part, il a soin d'abord d'écarter ce soupçon ; après quoy, se rabattant sur le ton modeste, il veut bien souscrire au sentiment de ceux qui penseront, qu'un Essay aussi médiocre que celui cy, ne méritoit pas tout l'appareil d'une edition Latine, qui pût le mettre en état de se répandre chez les Etrangers, où peut-être il n'est pas digne de paroître. Il insiste d'avantage sur une autre raison, par laquelle il prétend se justifier, de ce qu'il parle icy le langage de son pais : c'est pour se conformer à la coûtume reçüe dans les plus beaux siecles de la Medecine, où l'on n'écrivoit de cet Art qu'en Langue vulgaire : c'est, ajoute-t'il, pour suivre l'exemple de la Na-

tion François, qui n'est pas devenue moins fameuse par son application à l'avancement des belles Lettres, que par ses conquêtes sur ses voisins; & qui, non contente de confier à sa Langue naturelle les productions les plus nobles de son genie, la rend encore dépositaire, ou pour mieux dire l'enrichit de tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus excellent. Enfin, une considération plus forte a achevé de déterminer l'Auteur sur ce point. Il a crû que pour mettre sa Methode à couvert des contradictions de ceux sur qui vrai-semblablement on devoit en faire les premieres épreuves, il étoit à propos de gagner leur confiance, en exposant à leurs yeux toute l'utilité qu'ils pouvoient recueillir d'une pareille Methode pour le rétablissement de leur santé, sans qu'ils eussent par là nul risque à courir. Or M. Beale ne pouvoit parvenir plus sûrement à son but, qu'en écrivant son nouveau Système de Pratique en Anglois.

Il termine sa Preface par des excuses sur les défauts de son stile, & particulièrement sur l'étendue exorbitante de ses periodes, interrompuës par de longues & fréquentes parentheses. Comme il n'a point eu en vûe de faire valoir ce Traité par la politesse & l'élégance du discours, il s'est contenté, dit-il, de faire ses efforts pour se rendre intelligible. S'il n'y a pas toujours réussi, il se flatte qu'on voudra bien avoir pour luy quelque sorte d'indulgence à cet égard; & il se croit d'autant mieux fondé à l'espérer, que cet Ouvrage est le premier qui soit sorti de ses mains; & que, s'il suit son inclination, il pourra bien en demeurer à ce coup d'essay. Le Public a intérêt de souhaiter, que l'Auteur combatte son propre penchant. Les Reflexions solides & judicieuses dont il nous fait part icy, nous sont de sûrs garants de ce que nous devons attendre de luy pour l'avenir. On luy passera volontiers la longueur de ses Periodes, à condition qu'il les remplira toujours d'aussi bonnes choses.

L'Auteur, avant que d'entamer son sujet, s'attache à rechercher les causes qui ont pû jusqu'icy retarder les progrès de la Medecine, sur-tout par rapport à la Pratique, laquelle consiste à découvrir la nature des Maladies, & leurs veritables Remedes. En effet, qui ne seroit étonné (remarque t'il) qu'un Art si nécessaire, cultivé depuis tant de siècles, appuyé sur d'aussi solides

fondemens que ceux qu'Hippocrate & ses successeurs ont établi, éclairé par les découvertes de nos Modernes ; se trouve encore si éloigné de la certitude, qu'on puisse presque mettre en question, si la Methode *curative* d'aujourd'hui aidée de tant de secours, égale en succès celle des Anciens dénuée de la plupart de ces ressources ? M. Beale assigne neuf causes principales, qui ont pu jusqu'à présent s'opposer à la perfection de la Medecine.

1°. En faisant l'histoire des Maladies, on n'a pas eu soin de circonscire assez les signes diagnostiques qui en caractérisent chaque espece, & par le moyen desquels on peut facilement distinguer l'une de l'autre. C'est faute d'attention à ces signes diagnostiques, qu'il est souvent si difficile de ne pas confondre la Nephritique avec la véritable Colique, la Phthisie avec les Pâles couleurs, la Gonorrhée avec les Fleurs-blanches. De cette incertitude naissent tous les jours, à la honte de la Profession, ces disputes entre plusieurs Medecins, qui ne peuvent s'accorder sur l'espece du mal dont ils entreprennent le traitement. Surquoy l'Auteur deplore la perte considerable qu'a faite le Public au regard de cette exactitude à observer & à décrire les Maladies, en la personne du fameux Sydenham, qu'il nomme sans hésiter l'*Hippocrate d'Angleterre*, & à qui (selon luy) nul autre, depuis le grand Hippocrate, n'est comparable dans l'art de peindre une maladie, & d'en faire un portrait si ressemblant, qu'il soit presque impossible de la méconnoître.

2°. La plupart des Medecins, qui ont publié leurs Observations, l'ont fait ou avec trop peu de fidelité, ou avec trop de confiance : trop peu de fidelité à marquer les circonstances essentielles, pendant qu'ils s'épuisent en détails inutiles : trop de confiance à nous vanter certains remedes, ou à fonder un système de guérison sur un trop petit nombre de faits, quelquefois sur une seule expérience. Il est arrivé de là, que les jeunes Praticiens se voyant tous les jours la dupe de ces Observateurs infideles ou trop crédules, ont conçu un égal mépris pour toutes les Observations en general : ce qui ne peut qu'être fort préjudiciable aux progrès de la Medecine.

3°. Les Observateurs, en nous entretenant des bons succès de

de leur Pratique, auroient dû nous faire un aveu sincere & ingenu de leurs méprises. En avertissant des écueils qui se rencontrent sur une route , & contre lesquels on a eu le malheur de se briser, on apprend aux autres à s'en donner de garde. Bien entendu, (ajoute M. Beale) qu'une telle confession ne parût qu'après la mort des Praticiens. Il y auroit de la cruauté à exiger d'eux, qu'ils la publiassent de leur vivant : mais au moins elle devoit faire figure parmi leurs *Oeuvres posthumes*.

4°. La contrariété de sentimens entre plusieurs Medecins qui voyent un même malade , fondée le plus souvent sur un point d'honneur mal entendu, est encore un grand obstacle à l'avancement d'un Art, qui ne peut se perfectionner que par la bonne intelligence de ceux, dont les travaux doivent concourir à cette même fin. L'esprit de contradiction peut être de quelque usage dans les Ecoles, où il n'est question que de faire briller le talent de la dispute, & où d'ordinaire les plus opiniâtres passent pour les plus habiles : mais il devoit être absolument banny des Consultations, destinées uniquement à chercher de bonne foy la verité, & à procurer de concert le soulagement des malades.

5°. Les Hypotheses, qui depuis environ cinquante ans ont, pour ainsi dire, inondé la Medecine, sont encore une source féconde d'égaremens dans cette Profession. Il y a peu de Medecins qui n'aient voulu signaler leur réputation par l'établissement de quelque nouveau système, à la faveur duquel on pût expliquer les principaux phenomenes des maladies. Parmi ces phenomenes ils n'ont pas manqué de relever ceux qui pouvoient s'ajuster à leur Hypothese ; pendant qu'ils ont eu soin de faire éclipser tous ceux qui n'y étoient point favorables. Ainsi sacrifiant à la défense de leurs préjugés, tout ce qu'on peut acquérir de lumieres, par de fideles Observations ; ils nous ont fait sentir la différence qui se trouve entre sçavoir discourir agréablement des maladies, & pouvoir les guérir sûrement.

6°. Une autre cause d'incertitude & de confusion dans la Medecine, c'est la négligence à ranger les maladies sous certaines classes, non par rapport aux symptomes ou aux parties du corps, mais par rapport à la methode de les guérir. C'est à dire,

Ecc

que toutes les maladies qui offrent les mêmes indications pour leur traitement, auroient dû ne former qu'un même genre. Par exemple, la Fievre ardente, la Pleuresie, la Peripneumonie, l'inflammation du Foye, celle du Ventricule, le Rhumatisme, &c. devoient se rapporter à la classe des *Maladies inflammatoires*, qui indiquent toutes à peu près les mêmes moyens de *Curation*. C'est sur un semblable partage des Maladies, que rouloit l'ancienne Secte des Medecins *Methodiques*, lesquels, faute d'observations suffisantes, n'ont fait qu'ébaucher l'ouvrage. Pour le conduire à sa perfection, M. Beale compte beaucoup sur les Recherches de M. Baglivi, qu'il appelle, *la Merveille & la Gloire non seulement de l'Italie, mais de nôtre siècle*. Le *Traité De Fibra motrice & morbosa* de ce Medecin Italien, & la division qu'il y fait de toutes les Maladies en trois genres, selon qu'elles attaquent les parties solides, les parties fluides, ou les unes & les autres, luy ont valu cet éloge de la part de nôtre Auteur, qui appuye de quelques Reflexions le système de M. Baglivi.

7°. A considerer sérieusement & sans prévention la plûpart des causes qu'on a données jusqu'icy aux Maladies qui ont leur source dans la dépravation des fluides, on ne trouvera presque aucune de ces causes qui ne soit ou purement imaginaire, ou tout à fait inintelligible, ou peu satisfaisante : ce qu'on tâche de prouver icy, en faisant passer en revuë les Hypotheses, qui depuis Hippocrate ont amusé successivement les Medecins. Telles sont celles des quatre Humeurs, des Principes Chymiques, du Triumvirat, de la Fermentation & de l'Explosion, de l'Acide & de l'Alcali, &c. L'Auteur, en loüant les efforts de ceux qui ont voulu, dans ces derniers temps, reduire la Medecine aux principes Mathematiques, paroist peu convaincu du succès de cette entreprise ; & il appréhende fort, que l'utilité qu'on en peut raisonnablement esperer, ne doive être le fruit d'un travail de plusieurs siècles : auquel cas il juge à propos d'enseigner, en attendant, aux Medecins un chemin plus court pour arriver au terme qu'ils se proposent.

8°. On n'a pas examiné d'assez près, si les Remedez recommandez par les Anciens pour la guérison de telle ou telle maladie, avoient effectivement les vertus qu'ils leur attribuoient,

ni en quoy consistoient ces mêmes vertus. On s'est contenté de respecter en cela une espece de tradition, & de remarquer en general qu'après l'usage d'un tel médicament les malades étoient ou n'étoient pas soulagés : ou si l'on s'est mis en peine de porter ses vûes plus loin, & de penetrer la raison de ce soulagement, on a cru la rencontrer dans ce qui s'appelle *signature*, dans l'aspect des Planetes, ou dans l'Analyse Chymique ; au lieu de la chercher plutôt dans l'alteration sensible que reçoivent les liqueurs par l'action du médicament. Cet attachement aux Receptes des Anciens, nous a jetté encore dans un fort grand inconvenient, qui est celui d'ignorer parfaitement les véritables propriétés de la plupart des remèdes que nous employons, sur tout dans le genre des Plantes, pendant que nous leur accordons libéralement les vertus qui convenoient aux Remèdes de l'antiquité, avec lesquels les nôtres n'ont souvent rien de commun que les noms qu'il nous a plu de leur donner : Car, (observe M. Beale) il est fort incertain, si les Plantes appelées anciennement *Serpyllum*, *Pulegium*, *Ocimum*, &c sont effectivement celles que nous désignons aujourd'hui par ces mêmes noms.

9°. Enfin l'Auteur allegue pour dernière cause du peu de progrès qu'on a fait dans la connoissance des Remèdes, & par conséquent dans la Medecine, le fatras d'*ingrédiens* que les Medecins ont fait entrer dans leurs Formules de Medicamens ; surquoy il n'oublie pas de faire le dénombrement de tous les disadvantages qui naissent d'une telle pratique, & que le celebre M. Boyle, son Compatriote, a mis autrefois dans un plein jour, à l'occasion d'un Traité qu'il publia sur les spécifiques.

Après ces Reflexions préliminaires, qui remplissent à peu près le tiers du Volume ; M. Beale se met en devoir de nous exposer sa nouvelle Methode, par laquelle il prétend découvrir comment operent les Medicamens sur le sang des malades, & quelles sont les vraies causes des maladies. Mais avant que d'en venir là, il s'applique à montrer les défauts de deux Methodes imaginées & cultivées par quelques Modernes, dans le dessein d'atteindre par là au but dont il s'agit. Elles consistent, 1°. à mêler les medicamens avec le sang tiré des vaisseaux ; 2°. à seringuer ces

mêmes medicamens immédiatement dans les veines d'un animal vivant. On cite icy entr'autres défenseurs de ces deux Methodes, M. Friend, dans son Livre intitulé *Emmenologia*, & M. Baglivi. On rapporte les Expériences de l'un & de l'autre, que l'on combat dans toutes leurs circonstances, sans préjudice de l'estime que l'on conserve pour les Ouvrages de ces deux Messieurs, à qui l'on n'oublie pas de faire beaucoup d'excuses sur ce qu'on ne peut estre en cela de leur avis.

La premiere Methode paroît défectueuse à nostre Auteur, & absolument inutile pour la pratique de la Medecine, en ce que le medicament que l'on verse sur un sang extravasé, ne peut se mêler intimement avec cette liqueur, comme il feroit dans les veines, à moins qu'on n'ait soin de le remuer; auquel cas, on empêchera la séparation de la sérosité d'avec la partie fibreuse, & l'on sera hors d'état de discerner sur laquelle de ces deux portions du sang le medicament agit avec le plus de force. Ce sera encore pis, si l'on employe le secours du feu pour maintenir le sang dans sa fluidité; parce qu'alors il sera presque impossible de démêler si l'alteration produite dans cette liqueur est un effet de la chaleur du feu, ou de la vertu du medicament. D'un autre côté, quel avantage resultera-t'il de pareilles expériences pour la guérison des maladies? M. Friend nous apprend, que l'Eau-forte versée sur le sang humain y cause une violente fermentation suivie d'une forte coagulation; & que le suc de la *Bistorte* en fait tout autant. Faudra-t'il conclure delà, que la Bistorte & l'Eau-forte sont également salutaires ou également pernicieuses, lors que l'on sçait d'ailleurs que la Bistorte est une Plante bien-faisante, & l'Eau-forte un dangereux poison?

Au regard de la seconde Methode, qui est celle des injections, M. Beale en fait voir l'erreur & l'inutilité, soit de la part des sujets sur lesquels on fait les expériences, soit à raison de la maniere dont on les fait, soit enfin par rapport au succès dont elles sont suivies. 1°. Les sujets que l'on destine à ces sortes d'expériences, sont des Animaux, dont le sang est tout autrement constitué que le sang humain. 2°. Le medicament seringué dans une veine, agit immédiatement, non seulement sur la liqueur qui y est contenuë, mais encore sur la substance même de la veine,

qui peut en recevoir une irritation considérable : ce qui n'arrive point lors qu'on prend par la bouche le même remède ; parce qu'il souffre diverses alterations avant que d'être porté dans la masse du sang, où il ne s'insinue que peu à peu. 3^o. Quelles conséquences tirera-t'on pour le soulagement des malades, des expériences rapportées par les partisans des injections ? M. Baglivi assure, qu'après avoir tué un chien par une injection de teinture de Cantharides seringuée dans la veine jugulaire de cet animal, il trouva gangrenée & de mauvaise odeur la partie du col qui avoit servi à faire l'expérience. Pareille chose arriva, (selon luy) à un autre chien, après une injection d'esprit de vitriol. S'ensuivra-t'il de là, que les medicamens souverainement acides ou souverainement alcali, ne feront sur nos corps qu'un même effet ? Le même Medecin nous raconte, que de deux chiens qui reçurent par injection chacun deux onces d'esprit de vin rectifié, celui qui les reçut par la veine jugulaire, mourut sur le champ suffoqué, pendant que l'autre, qui les avoit reçues par la veine crurale, après avoir tremblé pendant un quart d'heure, urina abondamment, & ne s'en porta pas plus mal. Qu'inferer pour la cure des maladies, de deux effets si différens, produits par une même cause ? M. Friend nous dit, qu'ayant seringué dans la jugulaire d'un chien deux onces d'une forte décoction de Quinquina, ce chien mourut après de violentes convulsions. Cette expérience fera-t'elle peur aux Febricitans, & les empêchera-t'elle de se guérir par le moyen du Quinquina, dont ils peuvent sans aucun risque prendre par la bouche, & même plus d'une fois par jour, une dose quatre fois plus forte que celle qui est suffisante pour tuer un chien par injection ?

C'est sur la ruine de ces deux Methodes, que M. Beale établit la sienne. Comme il nous la donne pour toute nouvelle, on ne devineroit jamais qu'elle roule sur la Saignée. Aussi fait-il de cette évacuation un usage bien différent de l'ordinaire. Les Medecins, jusqu'à présent, ont saigné pour remédier à la plénitude des vaisseaux, ou pour corriger les vices du sang, en diminuant le volume de cette liqueur. M. Beale ne saigne ses malades, que parce qu'il a besoin d'une certaine quantité de leur sang. Qu'en prétend-il faire ? Le voicy. Supposons qu'il ait

à traiter quelqu'un d'une Fièvre intermittente : Il débute par faire tirer du sang à son malade ; il examine ce sang encore chaud, il en observe la consistance, la couleur, le goût, l'odeur, &c. Lors que la liqueur est refroidie, il renouvelle le même examen, tant sur la serosité, que sur la partie fibreuse ; puis il met par écrit toutes ces Observations. Ensuite il donne le Quinquina au Fébricitant pendant plusieurs jours, c'est à dire, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que le remède commence à produire quelque effet pour la guérison du malade ; & alors il le fait saigner une seconde fois pour en examiner le sang tout de nouveau : ce qu'il réitérera encore s'il le juge à propos pour un plus grand éclaircissement. En comparant ses Observations, il espere découvrir beaucoup plus certainement que par toute autre voye, non seulement quelle est la constitution du sang dans telle ou telle Fièvre intermittente ; mais aussi en quoy consiste le changement causé dans cette liqueur par le Quinquina. On pourra (selon luy) par cette manœuvre, acquérir de semblables lumières, par rapport aux causes & aux remèdes de toutes les maladies, qui sont entretenues par la dépravation ou la corruption du sang.

L'Auteur, après nous avoir déclaré sa Methode, n'oublie pas de nous en étaler toutes les prérogatives. 1°. C'est un moyen plus sûr que tout autre pour découvrir les divers changemens qui arrivent au sang dans toutes ses qualitez, à l'occasion des différentes maladies. 2°. Cette Methode indiquant les saveurs qui prédominent dans le sang des malades, pourra peut-être nous engager dans la suite à mettre plus souvent en œuvre pour leur guérison, les remèdes alteratifs, & à leur sauver en partie la fatigue des évacuations si souvent réitérées. 3°. Elle pourra nous conduire aussi à la connoissance des causes particulières des maladies Chroniques, que l'on attribue à des matieres crûes & indigestes ; en nous faisant démêler au juste le degré ou l'espece particulière de cette crudité vicieuse. 4°. On développera peu à peu, en suivant la même route, la maniere dont chaque remède opere sur le sang diversement altéré par les maladies. On sçaura par là, si le remède agit en épaisissant le sang, ou en le rendant plus fluide ; si c'est en y corrigeant l'acidité ou l'amertume, la saleure ou l'acreté, &c. 5°. Peut-être cette Methode

servira-t'elle à décider, si les parties solides agissent aussi efficacement sur le sang & les autres humeurs, que l'on se l'imagine ; & reciproquement, si celles cy ont de pareilles influences sur les premieres. 6°. Elle a encore cet avantage, qu'en s'appuyant sur le témoignage des sens, elle n'exclut aucun des secours que l'on peut emprunter du raisonnement, de l'étude, & de la pratique.

M. Beale employe le reste de cet Essay, à répondre aux Objections que l'on peut former contre sa nouvelle Methode.

La premiere Objection qui se présente, est fondée sur ce qu'il arrive souvent que l'extrême foiblesse du malade, ou la nature de sa maladie, ne permettent pas de tirer une quantité de sang suffisante pour les diverses épreuves que l'on en veut faire. On répond, que la quantité de sang dont on a besoin pour ces épreuves, est si mediocre, qu'une once, ou même une demie once peut suffire, pourvû qu'on la reçoive dans un vaisseau qui soit de verre plutôt que de métal, qui ait la figure d'un petit cylindre ou d'un petit cône tronqué & renversé, & qui ait été auparavant échauffé, soit avec la main, soit en le plongeant dans l'eau tiède. Or il n'y a point de malade, quelque foible qu'on le suppose, qui ne puisse soutenir une si petite évacuation, ni aucune sorte de maladie où elle ne puisse estre permise, sans excepter même l'hydropisie, comme le prouve fort au long M. Beale par une foule d'autoritez.

On objecte en second lieu, que la Méthode dont il s'agit, n'étant appuyée que sur le témoignage des sens, elle doit estre sujette, aussi bien qu'eux, à de grandes erreurs. L'Auteur répond, que malgré les mécomptes de nos sens, rien ne peut nous guider plus sûrement dans nos recherches de Physique & de Medecine ; & que c'est au bon usage que nous sçavons faire de la déposition de pareils témoins, que sont dûes les plus utiles de nos découvertes en l'un & l'autre genre.

Mais (continuë-t'on) revoquer en doute les vertus attribuées jusqu'icy aux Medicamens, n'est ce pas vouloir jeter les Medecins dans une plus grande incertitude, bien loin de rendre leur pratique plus assurée, conformément au dessein de cet Ouvrage ? Il est aisé de lever cette difficulté, si l'on considere

que la Methode proposée ne suspend en aucune façon l'usage ordinaire des remedes connus ; jusqu'à ce qu'on se soit mis en état , par un serieux examen , de leur en substituer de plus certains. Et quant aux Medicamens , dont les vertus sont indubitables , tels que le Quinquina pour la guérison des Fievres intermittentes , & l'Opion pour concilier le sommeil ; on pourra , par le secours de la nouvelle Methode , s'instruire de la maniere dont ils operent sur nostre sang : ce qui doit estre compté pour beaucoup , par rapport à la perfection de la Medecine.

On convient que par cette voye il n'est pas impossible de découvrir la plupart des vices du sang. Mais ceux du chyle , qu'il ne nous importe pas moins d'approfondir , comment les connoître par cet examen ? Comme le chyle , répond M. Beale , ne prend le caractère de vray sang , qu'après plusieurs circulations , rien n'empêche qu'en saignant le malade quelques heures après le repas , on ne puisse appercevoir dans son sang des vestiges du chyle qui vient de s'y mêler , & qu'on ne puisse juger en quelque sorte des qualitez de cette derniere liqueur : sur-tout , si l'on a eu soin de s'informer par plusieurs expériences préliminaires , quels changemens le mélange du chyle est capable de produire dans le sang des personnes qui jouissent d'une parfaite santé.

La lenteur qui accompagne necessairement l'execution de la nouvelle Methode , fait naître une Objection considerable , sur l'impossibilité où se trouvera un Medecin de parvenir par là dans tout le cours de sa vie , à connoître seulement la dixième partie des Medicamens qui composent la matière Medicale. L'Auteur , peu sensible à une telle objection , ne laisse pas d'y donner deux solutions. 1^o. Le nombre des remedes veritablement efficaces est fort borné , & si de vingt Medicamens , tant simples que composez , dont on charge les Pharmacopées , & dont on remplit les Boutiques , on en retranchoit dix-neuf , il en resteroit encore plus qu'il n'en faut pour la cure des maladies. 2^o. En tout cas , si la vie d'un seul Medecin ne paroît pas suffisante pour examiner les vertus de tous les remedes , on a lieu de presumer que le travail de plusieurs Medecins qui s'appliqueroient en même-temps à ces recherches , pourroit en peu d'années avancer beaucoup cet Ouvrage.

Mais

Mais (dira quelqu'un) supposé que cette Methode ait toute la justesse & toute l'utilité que l'on peut souhaiter, quel moyen de la reduire en pratique, si l'on ne sçait précisément en quoy consiste la bonté & la perfection du sang; puisque ce n'est que par comparaison avec les qualitez d'un sang bien conditionné, que nous pouvons démêler celles d'un sang altéré ou corrompu? L'Auteur, qui sent toute la force de cette Objection, s'en tire le mieux qu'il peut, en répondant, qu'encore que jusqu'icy nous ignorions *à priori* ce qui constitue en general le sang d'une personne en pleine santé; nous pouvons néanmoins espérer de le connoître *à posteriori*, par l'assemblage & le parallele d'un grand nombre d'expériences & d'observations faites sur le sang, tant des sains que des malades.

Un des amis de l'Auteur luy a proposé cette difficulté. Dans les maladies aiguës qui ont coutume de parcourir certains périodes reglez, & de se terminer par certaines crises, soit que l'on y fasse des remedes, ou que l'on demeure sur cela dans l'inaction; comment discerner par la nouvelle Methode, si les alterations observées dans le sang de ces malades, sont l'effet des purs mouvemens de la nature qui travaille à se tirer d'intrigue; ou celui de l'operation des medicamens pris interieurement? M. Beale répond, que cette Objection, qui tend à prouver l'insutilité & l'incertitude de tous les Remedes & de toutes les Methodes de guérir en general, ébranle moins la sienne qu'aucune autre; parce que toutes les fois que dans une telle ou telle circonstance, les malades auront été constamment soulagez par l'usage de quelques remedes, & constamment endommagez par l'usage de quelques autres, il sera fort vrai semblable de conclure, que les différentes qualitez qu'on observe dans le sang de ces malades, sont dûes en partie à la bonne ou à la mauvaise impression que cette liqueur aura reçue des remedes bien ou mal administrez.

Comme les malades avars de leur sang ne manqueront pas de se soulever contre une Methode qui semble les engager à prodiguer gratuitement une liqueur qu'ils jugent si précieuse, l'Auteur va au devant de cette objection, & employe toute sa Rhétorique pour persuader à ces personnes peu traitables sur le fait des

saignées, qu'il y va non seulement de leur propre interest, mais du bien public, de ne pas refuser quelques onces de leur sang à la curiosité du Medecin.

M. Beale prescrit à la fin de cet Essay, quelques Regles pour faciliter les Observations que l'on voudra faire suivant sa Methode, pour leur donner toute l'exactitude & toute la précision possible, & pour en recueillir tout le fruit qu'on en peut attendre.